

CHAPITRE 2

La voix identitaire de la deuxième personne

Selon le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* d'André Lalande, l'altérité s'oppose à l'identité dans un rapport qui ne peut en aucun cas les rapprocher. « La notion d'altérité est au point de vue logique une relation symétrique et intransitive [...]. Elle est ainsi définie comme négation pure et simple de l'identité. » (Lalande : 39) Or, cette conception de l'identité a souvent été interrogée, par exemple par Emmanuel Lévinas, pour qui nous ne sommes sujets que pour d'autres sujets, desquels nous sommes responsables, voire otages. Pour nous, le rapport à l'altérité n'implique pas de sujétion à l'autre, et si l'altérité est négation de l'identité, elle nous semble être le transit ultime permettant le dialogue constitutif de cette identité. Nous montrerons comment l'identité dépend, pour être posée comme telle, de l'altérité, à laquelle elle se confronte pour arriver à elle-même.

Dans *La Vie en dialogue*, Martin Buber écrivait qu'« On ne peut pas dire Je en parfaite réalité – c'est-à-dire en se trouvant – sans avoir dit Tu en parfaite réalité [...] » (Buber : 154) Dire Tu permet donc de se dire soi-même comme étant Je, de se situer dans un rapport avec l'autre. Ce serait donc une

nécessité de s'ouvrir à l'altérité pour en arriver à soi-même. Or, qu'est-ce que cette altérité objectivante? Où peut-on la trouver ?

Sur la base d'observations faites à partir du corpus littéraire dont il a déjà été question⁴³, nous avons pu constater qu'il existe différentes possibilités d'utilisation de la deuxième personne en narration, ce qui nous a permis de concevoir un modèle permettant de penser l'identité.

Nous posons l'identité comme étant mouvante, évolutive, s'actualisant perpétuellement⁴⁴ selon la façon dont le sujet l'envisage, et selon différents rapports que nous qualifierons de « constitutifs », puisque contribuant à la constitution de cette identité.

2.1 Le processus d'objectivation de l'identité

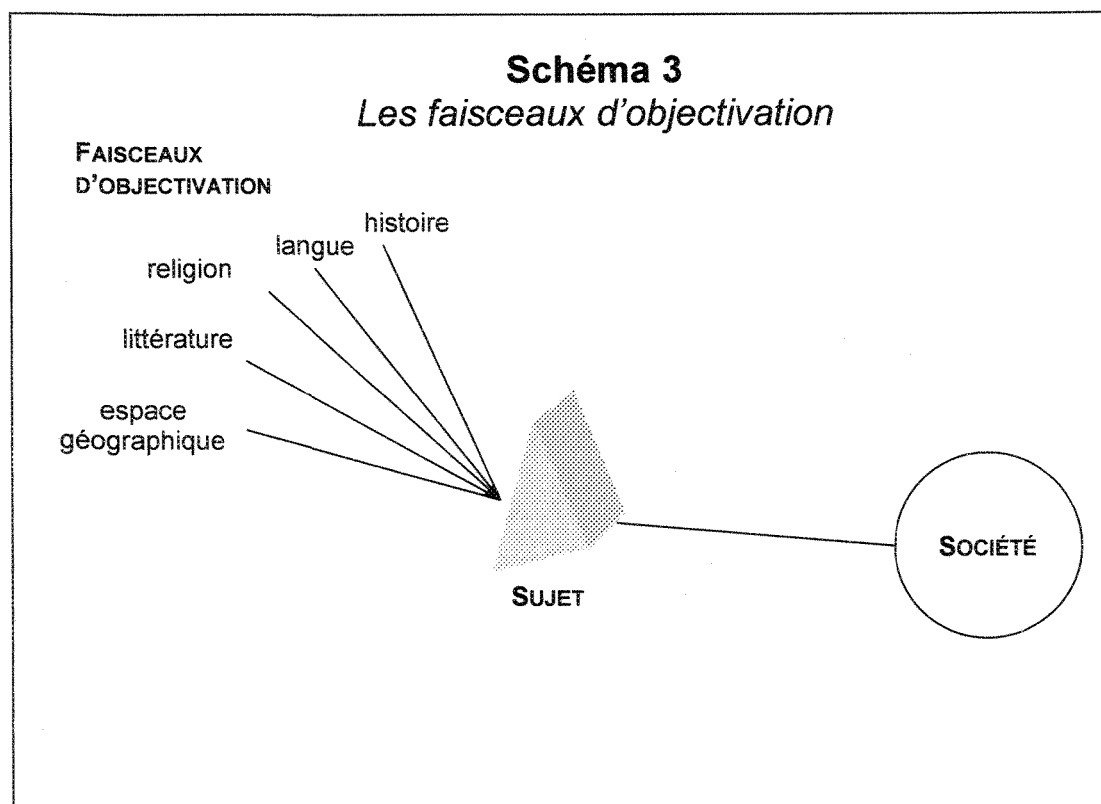
D'abord, nous avons considéré le premier rapport constitutif comme celui de la relation qu'entretient le sujet avec une multitude de faisceaux d'objectivation⁴⁵ qui se croisent, se tressent et s'entrechoquent, le sujet

⁴³ Cf. Présentation des œuvres à l'étude, page 108 du présent mémoire.

⁴⁴ Cette réactualisation constante a été abordée par Émile Benveniste : « Dès que le pronom *je* apparaît dans un énoncé où il évoque – explicitement ou non – le pronom *tu* pour s'opposer ensemble à *il*, une expérience humaine s'instaure à neuf et dévoile l'instrument linguistique qui la fonde. » (Benveniste, 1974 : 68).

⁴⁵ Ici, le *Tu* n'est pas explicitement utilisé par le sujet pour entrer en rapport avec ces dits faisceaux d'objectivation, car « l'opposition « moi-toi » est une structure d'allocution personnelle qui est exclusivement interhumaine. » (Benveniste, 1974 : 99) Or, nous avons souligné plus tôt, citant en cela Buber, que nous ne pouvons utiliser le mot rapport que lorsque nous avons la possibilité de dire *Tu*, c'est-à-dire lorsque deux entités distinctes (un soi divisé, multiplié ou en relation avec ce qui est *autre*) entrent en relation d'interinfluence se rapprochant du dialogue. Benveniste ouvre la porte à ce type d'utilisation qui diverge de la norme langagière : « Il n'y a qu'un code spécial, religieux ou poétique, qui autorise à employer cette opposition hors du milieu humain. » L'étude de la narration à la

devenant un nœud prismatique en leur point de rencontre⁴⁶. Les différents faisceaux dont nous parlons ici peuvent être plus ou moins facilement discernables. En termes simples, il peut s'agir de l'histoire, la langue, la religion, la littérature, l'espace géographique, etc. On trouve des exemples de chacun de ces rapports dans les romans de notre corpus.



deuxième personne nous place de toute évidence dans un code qui permet une opposition « moi-toi » qui ne soit pas nécessairement interhumaine.

⁴⁶ La construction de ce schéma s'inspire des réflexions de nombreux auteurs pour qui l'identité, sans être soumise à une détermination totalement extérieure, résulte du rapport à la concentration d'une multitude d'instances. Citons en exemple Jacques Dubois qui, dans *L'institution de la littérature*, mentionne que « [...] l'auteur n'intervient jamais à partir de rien. D'autres instances se parlent à travers lui – groupe, classe, société, idéologie, code. » (Dubois : 119).

Une multitude d'autres faisceaux moins faciles à délimiter, plus nuancés, doivent aussi être envisagés, le sujet entrant constamment en relation avec son environnement. Chaque fois qu'il tente un mouvement vers ce qui est autre, il place son identité en état de déséquilibre, exerçant une tension permettant une actualisation objectivante.

Il ne s'agit pas ici de poser le sujet comme étant soumis à un déterminisme extrinsèque et fatal⁴⁷. C'est bien le *rapport* constant qu'entretient le sujet avec un faisceau qui est à prendre en compte, et surtout l'investissement d'une charge émotionnelle plus ou moins importante dans ce rapport⁴⁸. Il faut aussi noter que le sujet n'est pas non plus extérieur à la société, puisque chacun des gestes qu'il pose – ou qu'il ne pose pas – institue d'avantage son identité. De plus, le sujet fait une lecture du monde sans laquelle ce dernier n'acquiert aucun sens : « Les hommes ne peuvent comprendre ce monde, tandis que l'existence de ce monde repose

⁴⁷ Car évidemment, même soumis à des faisceaux identiques ou semblables, chacun y répond de façon différente. À ce sujet, Raphaël Gély indique qu'« on peut dans une société donnée partager de mêmes références en s'y rapportant de façon différente, voire conflictuelle. » (Gély : 161).

⁴⁸ Alors que Charles Taylor parle de « réseaux d'interlocution » (Taylor : 57) constitutifs de l'identité du moi, Raphaël Gély illustre la complexité du modèle par une réflexion sociologique de la formation de l'identité, parlant d'une « forme connexionniste d'expérience sociale » qui se concentre autour de l'idée même du rapport et de l'appréciation par le moi du vécu de ce rapport : « l'individu est en effet amené à vivre son rapport à l'identité sociale qu'il mobilise comme un rapport qui ne va pas de soi, comme un rapport qui doit être contextuellement construit. [...] l'identité sociale est explicitement vécue ici comme transformable, comme étant mise à l'épreuve d'un nouveau contexte. Mais ce contexte n'est pas considéré comme un contexte passif. Il est un contexte en construction. Il implique la réflexivité d'individus négociant leur position en mobilisant des identités sociales de telle façon ou de telle autre façon. C'est ainsi que nous avons montré qu'un tel rapport de l'individu à l'identité sociale implique la réflexivité d'un processus d'apprentissage. Le concept d'apprentissage semble pouvoir être ici opportunément utilisé dans la mesure où il nous permet de mettre en évidence le caractère fondamentalement actif et constructif du rapport de l'individu à l'identité sociale qu'il mobilise. » (Gély : 57-58)

entièrement sur la perception des individus [...] » (Xingjian; LHS : 149) Ainsi nous voyons-nous dans l'obligation d'affiner notre modèle.

Nous proposons donc d'adjoindre le terme « vécu »⁴⁹ aux termes utilisés pour décrire les faisceaux d'objectivation qui ne proviendront plus du néant, mais de la société de laquelle le sujet fait partie intégrante, et qu'il influence lui-même à tout instant. Nous parlerons par exemple d'« espace géographique vécu », et ainsi pour tous les autres faisceaux, de façon à montrer la bidirectionnalité de la relation, soit une interinfluence constitutive des identités individuelle et sociétale.

Précisons que ce type de rapport n'est pas exclusivement rendu possible par la narration à la deuxième personne. Les séquences à la première personne, introduites dans la trame narrative de *Tu regardais intensément Geneviève*, montrent aussi un personnage conscient de son rapport avec certains de ces faisceaux, par exemple à l'histoire : « Il me semble alors que l'Histoire du monde alourdit mes épaules, que le temps se condense dans ce seul mouvement du lever. » (Ouellette : 21) Pourtant, si

⁴⁹ L'analyse du vécu est présentée par Michel Foucault, dans *Les Mots et les choses*, comme ce qui, dans la pensée moderne, a tenu le rôle complexe d'une relation fertile entre l'empirique et le transcendantal : « Le vécu, en effet, est à la fois l'espace où tous les contenus empiriques sont donnés à l'expérience; il est aussi la forme originaire qui les rend en général possibles et désigne leur enracinement premier; il fait bien communiquer l'espace du corps avec le temps de la culture, les déterminations de la nature avec la pesanteur de l'histoire, à condition cependant que le corps et, à travers lui, la nature soient d'abord donnés dans l'expérience d'une spatialité irréductible, et que la culture, porteuse d'histoire, soit d'abord éprouvée dans l'immédiat des significations sédimentées. [...] L'analyse du vécu est un discours de nature mixte : elle s'adresse à une couche spécifique mais ambiguë, assez concrète pour qu'on puisse, à partir de là, échapper à cette naïveté, la contester et lui quérir des fondements. Elle cherche à articuler l'objectivité possible d'une connaissance de la nature sur l'expérience originaire qui s'esquisse à travers le corps; et à articuler l'histoire possible d'une

ces rapports ne sont pas exclusifs à la deuxième personne, il semble tout de même que les auteurs ayant pratiqué une telle technique narrative aient été fortement préoccupés par un rapport à l'autre allant au-delà du simple rapport d'un personnage à un autre. Comme nous en ferons l'exemple plus bas, ils ont volontairement posé leurs personnages dans un rapport au monde beaucoup plus complexe.

Il est impossible d'arriver à faire une énumération exhaustive des faisceaux d'influence de l'identité puisque le sujet y baigne littéralement, mais cela ne signifie qu'il faille renoncer à en proposer une ébauche. Mieux le sujet pourra les envisager, plus son identité sera volontaire et consciente, et surtout, pourra s'affirmer. Voyons donc comment s'inscrit le rapport à ces différents faisceaux dans les livres de notre corpus.

2.1.1 Faisceau objectivant : l'histoire vécue

Le sujet peut se définir entre autres dans un rapport avec l'histoire, avoir conscience de la trace holographique du faisceau historique sur le prisme de son identité. Le personnage imaginé par Ouellette est très réceptif à ce faisceau d'objectivation, entretenant un rapport avec « Le peuple entier de [ses] ancêtres [...] égaré dans le labyrinthe de [son] intestin » (Ouellette : 18), ancêtres dont il entend les cris, la détresse, aïeux qui lui parlent. Mais

culture sur l'épaisseur sémantique qui à la fois se cache et se montre dans l'expérience vécue. » (Foucault : 332)

l'Histoire, c'est beaucoup plus qu'une question de généalogie, car c'est l'Histoire avec un grand H qui est l'autre du rapport. Malgré la violence et la lourdeur de cette mise en relation, il semble impossible pour lui de l'éviter :

[...] tu te sentais beaucoup trop pressé par l'Histoire, trop engagé avec passion pour vraiment la fuir. Or l'Histoire ne peut que violenter ceux qui la vivent en acte ou en communion de vie; elle ne leur laisse aucun répit. Et lorsqu'ils voudraient l'oublier, comme le rêveur tente d'effacer son cauchemar au réveil, elle les atteint subrepticement dans la rue, chez eux, par la moindre nouvelle. Nul ne peut plus refuser d'être un témoin de la peste. (Ouellette : 32)

Et vous vous aimeriez les uns les autres en ne permettant plus que vos pères disparaissent courbés dans l'oubli après avoir été humiliés et méprisés. Ce jour-là vous enterreriez vos morts en vous-mêmes, vous les porteriez, vous leur parleriez, vous les prolongeriez. (Ouellette : 98-99)

De son côté, le personnage de Perec semble pouvoir se fermer sans trop de mal à tout rapport à l'histoire, se réfugiant dans cette ataraxie assumée à laquelle fait référence le titre du roman (*Un Homme qui dort*) :

Ton passé, ton présent, ton avenir se confondent : ce sont la seule lourdeur de tes membres, ta migraine insidieuse, ta lassitude, la chaleur, l'amertume et la tiédeur du Nescafé. (Perec : 22-23)

Maintenant tu es le maître anonyme du monde, celui sur qui l'histoire n'a plus de prise, celui qui ne sent plus la pluie tomber⁵⁰, qui ne voit plus la nuit venir⁵¹. (Perec : 92-93)

⁵⁰ (présent)

⁵¹ (futur)

Comme nous l'avons déjà mentionné, ce choix ne définit pas moins pour autant le personnage de Perec, qui cherche à se poser comme anhistorique, à se situer hors du temps et de l'évolution de l'humanité.

2.1.2 Faisceau objectivant : l'espace géographique vécu

Le rapport entretenu entre le sujet et son environnement est une interrelation constituante qui a déjà été abordée par certains philosophes. « Au cœur même de sa relation quotidienne avec l'environnement, le Moi met sa *manière*, impose sa signature [...] il s'y retrouve "chez soi", en fait son séjour, se l'approprie. » (Plourde : 27) Il est « enraciné dans ce qu'il n'est pas, et cependant, dans cet enracinement, indépendant et séparé » (Lévinas, *in* Plourde : 27). Ce rapport plus ou moins objectivant, selon la valeur que lui accorde le sujet, est exacerbé dans les romans dont la narration se fait à la deuxième personne.

L'espace géographique vécu n'est pas un nationalisme, n'étant pas nécessairement une mise en rapport avec un lieu bien délimité, un territoire indivis, doté de frontières fixes et légalement reconnu. Il s'agit plutôt du rapport qui surgit entre le sujet et son environnement, lorsqu'il accorde une valeur aux lieux ou aux paysages. C'est souvent sous la forme d'une intromission objectivante du sujet dans le paysage (ou du paysage dans le sujet) que s'inscrit le rapport à l'espace géographique vécu, dont la forme la

plus totale est symbiotique. Il peut s'agir du personnage qui est absorbé par le paysage, comme dans *La Montagne de l'Âme* : « Tu as l'impression de planer, de te fendre en deux, de perdre forme humaine pour te fondre dans le paysage [...] » (Xingjian; MA : 556) L'inverse est aussi rendu possible par la narration à la deuxième personne, lorsque le personnage s'imbibe lui-même de son environnement :

[...] c'est le monde tout entier qui s'est glissé dans ton corps à la dérive, toute l'humanité, qui est entrée dans ton coma, planètes, galaxies, tu vois tout dans tes yeux aveugles, tu n'as même jamais aussi bien saisi les choses du monde, jamais aussi bien vu leurs visages à tous [...] (Genardière : 136)

L'interpénétration du personnage et de son environnement ne permet toutefois pas toujours une telle symbiose, laissant souvent dans un état d'incertitude identitaire :

[...] tu ne parviens plus à savoir si tu es d'abord l'étrave seule glissant sur la mer noire et soulevant des vagues blanches et ensuite, presque en même temps, quelque chose comme la conscience d'être cette étrave, c'est-à-dire, au-dessus, le navire tout entier dont tu es le passager immobile accoudé sur le pont dans une posture un peu romantique, ou bien si, au contraire, il y a d'abord le navire entier glissant sur la mer noire, avec toi, seul passager, accoudé à la passerelle, puis, démesurément grossi, un détail seul de ce navire, l'étrave, fendant les flots, soulevant de chaque côté deux vagues blanches, épaisses, mais peut-être un peu trop bien dessinées pour être vraiment des vagues, ce sont plutôt des plis, des drapés, avec quelque chose d'un peu majestueux, de presque ralenti.

Longtemps, les deux navires, la partie et le tout, ton nez étrave et ton corps paquebot naviguent de conserve sans que rien te permette de les dissocier : tu es tout à la fois l'étrave et le navire et toi sur le navire. (Perec : 78-79)

Le rapport peut toutefois en être un plus conflictuel, aller jusqu'à un rejet : « Hier tu as tout vomi d'un trait, banlieue et autoroute. [...] Tu as vomi ton corps, et avec lui le monde tout entier. » (Genardière : 36) Ce type de rejet n'est pas pour autant moins objectivant. En effet, le sujet qui se situe en opposition avec un *autre*, ici l'espace géographique vécu de façon conflictuelle, se pose, se définit par la négative.

2.1.3 Autres faisceaux d'objectivation

Ce qui fait l'identité individuelle du sujet, c'est donc en partie l'équation – et l'adéquation – entre les différents faisceaux d'objectivation qui convergent vers lui, ainsi que la *manière* dont celui-ci garde leur trace holographique ou les réfléchit. Chaque sujet filtre les différents faisceaux d'influence auxquels il est soumis, et s'expose par les différents choix qu'il fait à certains faisceaux plus qu'à d'autres. Sans entrer autant dans le détail que lors du traitement des deux précédents faisceaux (histoire vécue, espace géographique vécu), notons la présence de certains d'entre eux dans les romans de notre corpus.

C'est souvent à la limite du langage (vécu comme un faisceau d'objectivation) que sont confrontés les personnages visés par le Tu « Le mieux est que tu reconnaises que ce que tu écris est tout au plus ressemblant, quoique toujours séparé du réel par le langage. » (Xingjian; LHS : 255) Toutefois, le personnage de Xingjian éprouve aussi les possibilités offertes par le langage :

Tu as recours au langage précisément parce que tu veux en confirmer l'existence, même si ce que tu écris ne peut exister éternellement.

Quand tu écris, tu vois cette liberté et tu l'entends, à l'instant où tu écris, où tu lis, où tu entends, la liberté existe dans ton expression même [...] (Xingjian; LHS : 382)

Dans *Tu regardais intensément Geneviève*, c'est non seulement à l'échec du langage mais de toute communication, illustrée par la caresse, qu'est confronté le Tu : « Ainsi se recroquevillait-elle sur le velours, [...] muette et froide sous les tentatives de caresses qui semblaient aussi impuissantes que le langage. » (Ouellette : 165)

Le sujet peut aussi se poser dans une relation avec la littérature, comme c'est le cas avec le personnage de Ouellette pour lequel l'influence de la littérature sur son devenir semble indéniable : « Il ne te serait jamais venu à l'idée qu'elle pouvait faire l'acquisition de connaissances autrement que par les livres, tellement tu avais été pétri par tes lectures. » (Ouellette : 133) Ce rapport s'incarne parfois par les auteurs lus par le personnage : « Dès l'adolescence, tu avais divinisé les écrivains. Quels êtres inaccessibles

pour toi! » (Ouellette : 139) Le personnage de Genardière reconnaît aussi la littérature comme part importante de son identité, comme dans ce passage où il semble faire référence au recueil de Baudelaire, *Les Fleurs du Mal* : « Car il y a un beau jardin dans ton corps, et qui ne sent pas le fuel, il y a des fleurs maudites en toi, un vrai poison, tu les as ramassées dans un livre de poésie. » (Genardière : 33)

Au même titre que la littérature, c'est au vaste spectre des arts qu'est exposé le sujet. Le personnage de Ouellette reconnaît d'ailleurs plusieurs d'entre eux : « Tu te retrouvais d'ailleurs autant en don Quichotte que tu te désirais en Mozart. » (Ouellette : 197) Il admet aussi l'influence de la peinture, de l'architecture, etc.

Le rapport à la musique vécu par le personnage de Gazo a ceci de particulier que la musique est incarnée par un personnage, Glen-Fug. Ce dernier n'est d'abord qu'un pianiste qu'il écoute avec un baladeur, mais le Tu en vient à entretenir une relation avec lui, l'interpellant, partageant avec lui des moments très intimes (« [...] en écoutant le dénommé Glen-Fug te filer des érections insensées dans ta combinaison ignifugée. » (Genardière : 21) et des souvenirs. Or, Glen-Fug devient Glen-Fuel, un personnage créé de toute pièce par l'énonciateur du Tu afin de pouvoir entrer en dialogue avec cette musique à laquelle il accorde beaucoup d'importance.

Même la télévision peut devenir un faisceau d'objectivation important. Le personnage principal de Gazo développe en effet une relation très

particulière avec le faisceau télévisuel, « l'écran US » et ce qu'il représente. La charge émotive investie par le personnage dans ce faisceau est tellement forte qu'il perçoit en lui plus de possibilités que dans le rapport humain auquel une femme, par exemple, pourrait consentir :

[...] tu regardes le monde entre ses cuisses, mais tu n'iras jamais la rejoindre derrière le verre, fumé, c'est une image, quand elle est avec toi tu ne sais pas la prendre, tu ne veux pas.

Seulement sur l'écran US, là tu peux, tu te glisses entre ses lèvres. (Genardière : 30)

Les faisceaux d'objectivation possibles peuvent même être en soi expérientiels. C'est ce qu'on découvre avec le personnage de Ouellette : « Le voyage était en quelque sorte un prolongement de ta vie intérieure, une branche de ton arbre. C'est pourquoi tu aimais les lieux dans la mesure même où ils extériorisaient ton propre univers. » (Ouellette : 162). Dans ce cas, le voyage ne doit pas être confondu avec l'espace géographique vécu, qui est le rapport au lieu, un lieu particulier qui, très souvent mais pas exclusivement, se rapproche du quotidien, du connu. C'est plutôt le déplacement et son flux expérientiel, sans égard à la destination, qui semble contribuer à l'évolution identitaire du personnage de Ouellette, attribuant à ce type d'expérience une forte charge émotive.

L'objectif de ce mémoire n'est pas d'illustrer tous les rapports entretenus par les personnages des romans à l'étude avec les différents

faisceaux d'objectivation. Pour l'heure, il suffit de souligner leur existence, leur multiplicité et la complexité de leur réseau. Car le nombre des faisceaux objectivants semble infini, et leur champ d'action s'amplifie selon l'importance que leur accorde le sujet, ce qui provoque un chaos qui rend l'étude de ces faisceaux d'objectivation relativement anecdotique. Or, nous avons découvert l'importance du *rapport* dans cette complexe équation. Pour mieux connaître et pour peut-être envisager la définition du sujet, nous croyons donc qu'il est préférable d'identifier le type de rapport qu'il entretient avec ces faisceaux plutôt que les faisceaux eux-mêmes, laissant ainsi le champ libre à cette multiplicité de sources objectivantes ne pouvant de toute façon être contenue.

2.2 Les rapports constitutifs de l'identité

Pour remédier au problème de l'infinie multiplicité des faisceaux d'objectivation, nous avons choisi de proposer un modèle de description des rapports constitutifs de l'identité du sujet. Nous avons jusqu'ici présenté le sujet comme étant lui-même profondément divisé, voire collectif, puisque pouvant entrer en rapport avec *l'autre en lui* – l'inconscient de Freud, ou le féminin de Lévinas. Mais qu'en est-il de l'identité d'une société ? Nous voilà dans l'obligation de complexifier notre modèle afin de le rendre plus révélateur.

Selon Pierre Ouellet, « les collectivités ne sont pas de simples collections d'individus [...] » (Ouellet : 41) De la même façon, l'identité sociale ne peut être réduite à la simple somme des identités de chacun des individus qui font partie d'une société donnée. Accepter ce postulat nous oblige à repenser la façon dont nous envisageons en général le concept d'identité. Car la proposition des faisceaux d'influence identitaire présentée plus tôt devient tout à fait insuffisante. Ce qui importe dans la définition de l'identité du sujet, ce n'est pas avec quoi il entretient un rapport, mais plutôt la teneur de ce rapport.

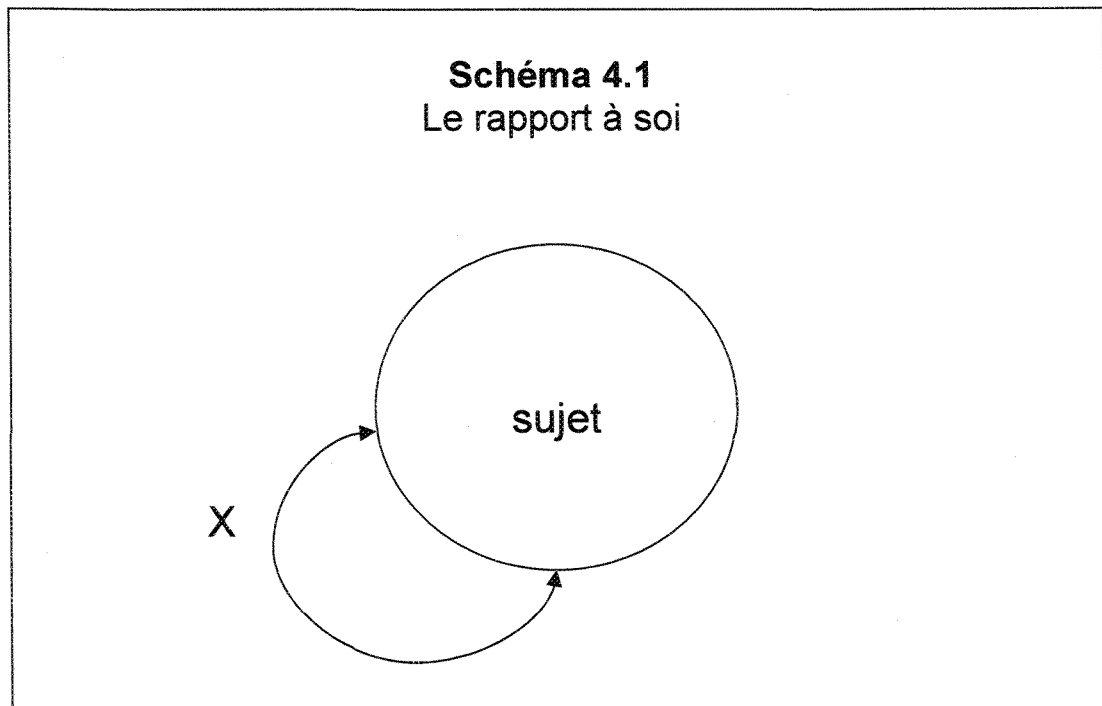
Si l'utilisation de la deuxième personne pose nécessairement la question de l'identité, elle implique donc aussi la question du rapport à l'autre. Nous envisagerons donc la formation de l'identité individuelle comme étant aussi le résultat d'un triple rapport qui complexifiera le processus et permettra de tenir compte de la diffraction de l'identité individuelle ou sociale⁵².

2.2.1 L'autre endogène

D'abord, il existe le rapport constitutif qu'un sujet entretient avec lui-même (ci-après X), et ainsi pour chacun des sujets d'une société donnée

⁵² Jean-Claude Kaufman établit ce qu'il dit être un consensus au sein de plusieurs disciplines. Ce consensus « peut être résumé en trois points : 1. L'identité est une construction subjective. 2. Elle ne peut cependant ignorer les « porte-identité », la réalité concrète de l'individu ou du groupe, matière première incontournable de l'identification. 3. Ce travail de malaxage par le sujet se mène sous le regard d'autrui, qui infirme ou certifie les identités proposées. » (Kaufman : 41-42)

(schéma 4.1 : Le rapport à soi). Il s'agit d'un rapport avec un autre qui lui est endogène, un travail d'idéalisation auquel le sujet peut parvenir en s'interpellant lui-même, en s'adressant une parole objectivante (i.e. agissant comme un Tu), se posant lui-même comme une deuxième personne avec laquelle il peut entrer en relation, prenant ainsi conscience de sa propre diffraction, d'une distance qui existe de lui à lui⁵³.



L'implication littéraire du rapport X est celle du personnage qui semble s'interpeller lui-même, ce que nous avons illustré au sous-chapitre 1.5.4, s'intéressant à la prévalence de l'image dans le rapport à soi. Rappelons

⁵³ Pour que le Je puisse véritablement être mis en présence avec lui-même, il faut qu'entre le Je et le Je se soit immiscé un Tu.

donc simplement que le rapport à soi peut être présenté, dans la trame narrative, en discours direct, introduit ou non par une incise :

Alors tu regardes une dernière fois devant toi, tu fais le tour avec les yeux, c'est fini pour ici, penses-tu, tu es un autre [...]
(Genardière : 102)

Puis, dans celle de droite, tu manges deux galettes au sésame et à l'oignon sortant de la poêle, chaudes et odorantes; enfin, tu manges encore – où ? tu ne t'en souviens plus [...] (Xingjian; MA : 18)

Il peut aussi être présenté en discours indirect, comme c'était le cas dans l'œuvre de Perec :

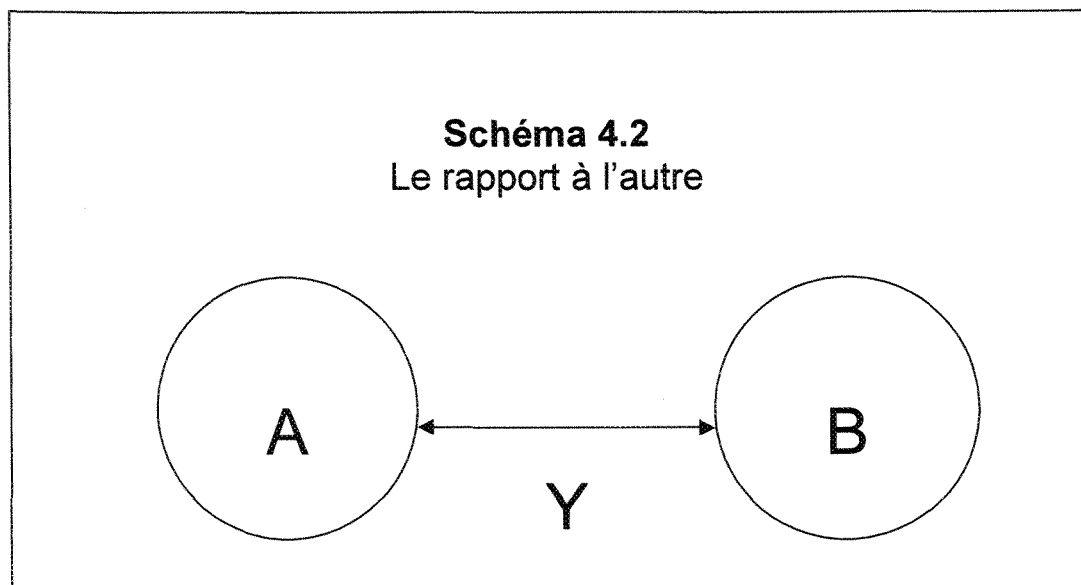
[...] maintenant, tu es bel et bien prisonnier à l'intérieur de l'oreiller où il fait si chaud et noir que tu te demandes non sans quelque inquiétude comment tu vas t'y prendre pour sortir. (Perec : 34)

Le premier niveau de rapport est donc le rapport X, qui intervient entre le sujet et un autre qui lui est endogène. Ce rapport est sans aucun doute le plus intime, permettant au sujet de se retrouver face à cette image de lui-même qui évolue au gré de son expérience.

2.2.2 L'autre exogène

Il faut bien sûr entrer au nombre des rapports constituant l'identité une interinfluence des sujets (Ci-après Y, voir le schéma 4.2 : Le rapport à l'autre). Il s'agit du rapport que le sujet entretient avec un autre qui lui soit

exogène, le plus souvent mis en scène par le dialogue entre différents personnages. Toutefois, le rapport entre les sujets n'est pas nécessairement verbalisé, ce qui ne l'empêche pas pour autant d'être objectivant.



Mentionnons ici que les rapports X et Y peuvent être différés dans le temps, le rapport Y pouvant aussi être différé dans l'espace. Les pages d'un journal intime – comme celles qui s'insèrent dans la trame narrative de *Tu regardais intensément Geneviève* – ou encore des correspondances, créent nécessairement une distance temporelle dans le rapport à l'autre, qu'il soit endogène ou exogène. Aussi, la communication par le biais de technologies comme le téléphone, Internet, ou d'autres canaux de communication permettant la mise en rapport de deux sujets n'étant pas en présence l'un de l'autre.

Alors que le rapport X plaçait le sujet en situation de s'interpeller lui-même, le rapport Y est celui qui nécessite la mise en relation de deux sujets étrangers l'un à l'autre. Son implication littéraire est celle d'une relation qui intervient entre deux personnages ou plus, par le biais d'une interpellation, que cette dernière soit verbalisée ou non.

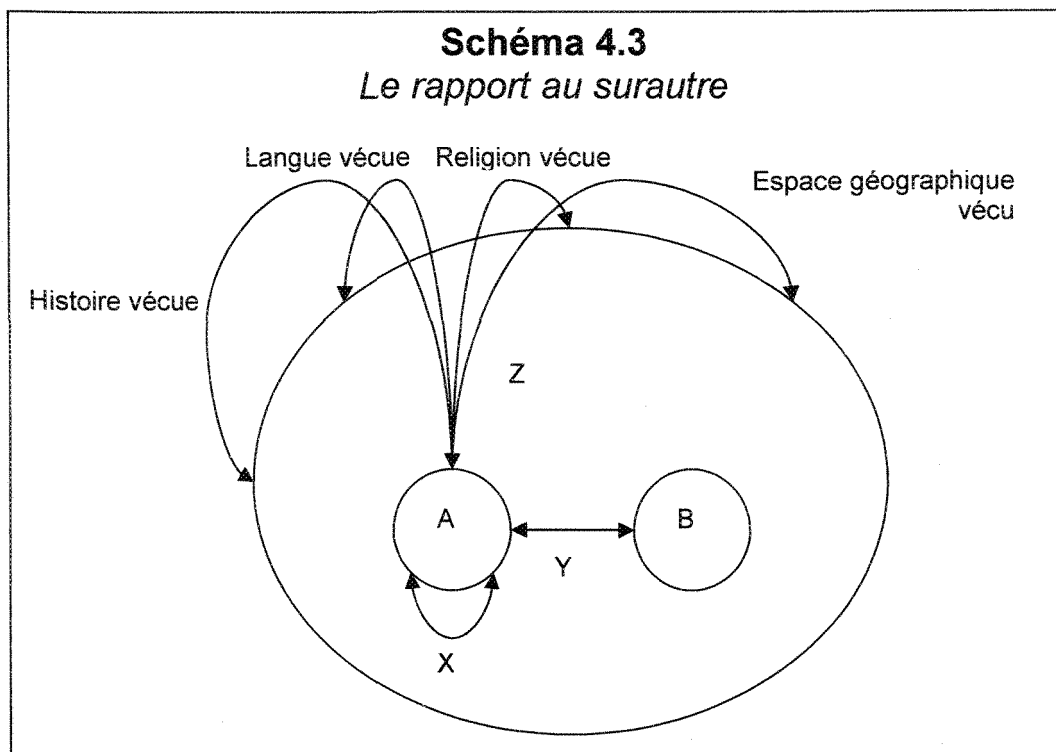
2.2.3 Le *surautre*

Le troisième rapport est celui entretenu avec un *surautre*⁵⁴ (rapport Z dans le schéma 4.3 : Le rapport au *surautre*), c'est-à-dire un autre qui englobe nécessairement le soi, l'autre endogène, ainsi que l'autre exogène, donnant une épaisseur à ces deux rapports. Il s'agit du rapport que chaque sujet entretient avec la totalité de son vécu, un rapport au monde complexe et objectivant.

Dans les romans à l'étude, en plus de s'inscrire dans le rapport aux différents faisceaux d'objectivation, le *surautre* se voit parfois incarné par une voix. C'est ainsi que le sujet de la deuxième personne dans *Gazo* a conscience d'une voix multimondiale, qui s'adresse à lui, par exemple, par le biais de la télévision : « [...] sitôt actionnée la télécommande de ton écran US tu coupes le son – surtout pas ça! surtout pas la voix multimondiale! » (Genardière : 42)

⁵⁴Il ne s'agit pas ici, comme dans le stade du miroir de Jacques Lacan, de la nécessité du regard de l'autre pour l'appropriation de l'image de soi. Par *surautre* (rapport Z) nous entendons plutôt un rapport multiple au vécu qui embrasse les deux premiers rapports (X et Y), les teintant nécessairement.

Le *surautre* est aussi représenté par des concepts globaux comme la société de laquelle le sujet fait partie ou même, à grande échelle, l'humanité, perçue comme une entité indépendante avec laquelle le sujet entretient une relation d'interinfluence : « En fait, chacun concentre en soi l'histoire de l'humanité dans une sorte de raccourci. Tout peut provenir de l'intérieur. » (Ouellette : 38) Et plus tard : « Ce qui était chanté en toi le serait par le monde, car jamais tu ne serais plus vivement devenu monde. Sang et nourriture l'un de l'autre. » (Ouellette : 120)



Cette interinfluence objectivante trouve aussi son inscription dans les autres romans à l'étude, par exemple dans *Le Livre de l'homme seul* : « [...] l'existence de ce monde repose entièrement sur la perception des individus

[...] » (Xingjian; LHS : 149) Pour le narrateur, le monde dépend donc de l'homme pour exister, interdépendance que nous avons présenté au premier chapitre de ce mémoire, sur les traces de Gadamer et de Buber, par la nécessaire interpellation du Tu pour que vienne à la présence le Je.

Le personnage de Ouellette, quant à lui, est particulièrement conscient de son rapport avec l'humanité, subissant même physiquement les douloureuses répercussions du rapport difficile qu'il entretient avec elle :

À vrai dire, le fait de te trouver devant une nouvelle journée avec ses violences possibles suffisait à te faire bondir le cœur, sans parler de l'impact sur le ventre. La gangrène dévorait le monde. Une grêle de nouvelles plus horribles les unes que les autres s'abattait quotidiennement sur les hommes. Coups d'État. Tortures. Grèves. Manifestations. Le mensonge se répandait comme une marée d'huile. La démocratie flanchait. (Ouellette : 31)

Ce difficile constat des travers de l'humanité aura même un effet direct sur sa digestion, s'incarnant par des crampes et des ballonnements dans son bas-ventre.

Les exemples du rapport au *surautre* (Z), qui s'inscrit entre autres dans le rapport aux différents faisceaux d'objectivation dont il a été question au chapitre 2.1, ne peut pas être considéré comme un éventail de rapports exclusifs et indépendants. Car le rapport entretenu avec chacun de ces faisceaux a nécessairement une incidence sur la façon dont le rapport à l'autre – qu'il soit endogène ou exogène – est vécu. Cette complexification

touche aussi la portée du spectre des faisceaux d'objectivation, ces derniers se filtrant ou s'amplifiant les uns les autres. Par exemple, la façon dont le sujet vivra son rapport à l'histoire pourra influencer son rapport à l'espace géographique, et ainsi de suite.

Le meilleur exemple de la façon dont le rapport au *surautre* influence le rapport à l'autre exogène est sans doute celui donné par le personnage de Ouellette dont le témoignage à la première personne intriqué dans la trame narrative raconte une aventure avec une prostituée :

J'avais une tendresse réelle pour la femme nue devant moi, mais une tendresse imprégnée de pitié pour celle que je ne pouvais considérer que telle une image hurlante de la misère humaine. Et cette clameur perçait la moindre caresse, le moindre baiser. (Ouellette : 149)

Ouellette montre aussi toute la complexité de l'interinfluence des différents rapports :

Dans cette perspective, tu avais parcouru une grande partie de l'Europe et de l'Amérique, de Moscou à Amsterdam, de Rome à Varsovie, à Vienne, de San Francisco à Québec. Salzbourg, Urbino, Vérone, Venise, Constance, Strasbourg, Tübingen ne te semblaient pas de simples bijoux : ces villes manifestaient des lieux de contact entre l'homme et le monde. C'étaient des accords de do majeur ou de sol mineur, des palettes de Titien ou de Rembrandt. Après avoir vu Vérone et Salzbourg, tu ne pouvais plus être le même homme. Tu avais perçu profondément des façons uniques d'être homme dans le monde, ainsi que pour le monde des façons singulières, glorieuses d'être habité par l'homme. (Ouellette : 120)

Dans cette citation s'entrelacent le rapport Z, l'espace géographique vécu, mais aussi les rapports à la musique (« des accords de do majeur ou de sol mineur ») et aux arts visuels (« des palettes de Titien ou de Rembrandt »).

L'implication de tous ces rapports constitutifs de l'identité impose une réflexion quant au rôle que joue le sujet dans l'évolution de son identité. La prise en charge de chacun de ces rapports par le sujet sera nommée métaréflexion, puisque représentant l'acte de penser le rapport à ce qui est autre et perçu en tant que tel.

2.3 La métaréflexion

Sur la base de notre modèle visant à penser l'objectivation de l'identité du sujet, nous comprenons que, pour que le sujet réagisse à un faisceau d'objectivation, il est préférable qu'il ait conscience de l'existence de celui-ci et qu'il y investisse une charge émotionnelle ; plus le rapport sera motivé, plus sa trace holographique sera importante, et plus il sera constitutif de l'identité du sujet. Mais pour que naisse cette conscience, il faut qu'à la mise en rapport entre le sujet et son autre se superpose un acte de métaréflexion.

L'utilisation de la deuxième personne en narration permet de susciter une telle prise de conscience. Marinella Termitte avance que cette pratique narrative « impose un nouveau pacte narratif entre les protagonistes de l'acte

créatif. Il rend visible la coopération en essayant tout de même de ne pas compromettre l'équilibre fonctionnel entre le lecteur et l'auteur. » (Termite : 87) Ce qui prend l'allure d'un jeu impliquant le lecteur montre la portée identitaire de la narration à la deuxième personne.

Sans cette prise réflexive du soi sur le rapport, les faisceaux d'objectivation sont intégrés sans être remis en question, ou sans avoir de charge importante, ne créant pas l'écart nécessaire à la tension favorisant l'évolution. Plus tôt, nous l'avons paraphrasé en affirmant que la caresse pleinement satisfaite n'avait plus aucun prétexte de surgissement.